



15. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...

Sainte-Beuve

Nous casse-pétons de satisfaction d'être à Athènes...

Le 26 décembre 1850, Flaubert fait part à sa mère de son enthousiasme pour Athènes. « Et d'abord, quant au climat, il nous semble que c'est le printemps, comparativement à Constantinople qui, dans l'hiver, est une véritable Sibérie. Les vents de la Russie rafraichis par la mer Noire nous arrivent de première main. Ici les myrtes et les oliviers, qui nous rappellent notre bonne Syrie-Et puis les ruines ! Les ruines ! Quelles ruines ! Quels hommes que ces Grecs ! Quels artistes : Nous lisons, nous prenons des notes. Quant à moi je suis dans un état olympien, j'aspire l'antique à plein cerveau. La vue du Parthénon est une des choses qui m'ont le plus profondément pénétré de ma vie. On a beau dire l'Art n'est pas un mensonge. Que les bourgeois soient heureux, je ne leur envie pas leur lourde félicité. »

« Nous avons eu l'honneur d'exciter l'hilarité de S.M. Amélie, reine de Grèce. Nous nous sommes trouvés, le jour de notre arrivée, sur son passage, comme elle sortait en voiture pour se promener. Tout le monde la saluait, soit en ôtant son chapeau, ou son bonnet. Nous autres avec nos tarbouchs, nous lui avons fait le salut turc, ce qui lui sembla si étrange (il n'y a pas du tout de turcs par ici) qu'elle s'est retournée vers sa dame d'honneur et s'est mise à rire. Nous lui avons fait dire par le Colonel Touret (commandant de la place, ancien philhellène qui a fait la guerre de l'indépendance et qui nous accompagne) que nous eussions été fort embarrassés de la saluer autrement à cause de nos têtes. Elle a répondu qu'elle s'était pourtant aperçue que nous étions Français. N'importe, j'aime mieux être plus drôle encore et n'habiter pas l'ignoble palais où elle loge [...] L'architecte a décoré les chapiteaux de grandes étoiles des braves. Ça à l'air de grandes morues à la sauce blanche dressées en haut des colonnes. » [1-4].

Nous partons pour Patras, grâce à l'argent que l'on nous avancé ici, sur notre bonne mine...

Dans une lettre à sa mère du 20 janvier 1851, il ajoute que « cet argent nous permettra d'aller jusqu'à Naples, en tirant le diable par la queue, il est vrai. Mais enfin nous y arriverons. Là je compte avoir de quoi nous faire vivre jusqu'à ton arrivée. Maxime est furieux contre le jeune Fovard qui en use avec nous d'une façon plus que cavalière. Grâce à lui, sans notre lettre ministérielle et la recommandation du général Aupick [le beau-père de Baudelaire] auprès de M. Sabbatier (le consul d'ici) nous serions restés le bec dans l'eau, car nous ne savons si cet argent demandé depuis septembre dernier est à Constantinople ou peut être encore à Paris. Les amis de Du Camp se conduisent du reste indignement avec [lui]. Fovard ne lui écrit pas un mot de ses affaires, sans compter qu'il ne lui envoie pas d'argent. Quant aux autres, ils l'oublient, et c'est ingratitude, car il est, hélas pour lui, assez bon envers eux. »

« On a beau voyager, voir des paysages et des tronçons de colonnes, cela n'égaye pas. On vit dans une torpeur parfumée, dans une sorte d'état somnolent, où il vous passe sous les yeux des changements de décors, et à l'oreille des mélodies subites, bruits du vent, roulement des torrents, clochettes des troupeaux. Mais on n'est pas gai ; on rêveasse trop pour cela. Rien ne dispose plus au silence et à la paresse. Nous passons quelquefois des jours entiers, Maxime et moi, sans éprouver le besoin d'ouvrir la bouche [...] À cheval, votre esprit trotte d'un pas égal, par tous les sentiers de la pensée ; il va remontant dans les souvenirs, s'arrêtant aux carrefours et aux embranchements, fouillant les feuilles mortes, passant le nez par-dessus les clôtures. Tout cela murît, et vieillit, sans parler du physique ; car attends-toi à me retrouver aux trois-quart chauve, avec une mine culottée avec sur la figure jusqu'au milieu du front, une plaque de réglisse comme les vieux matelots, beaucoup de barbe et du ventre.



Décidément j'enlaidis ; *j'en suis affligé*. Ah ! Je ne suis plus le magnifique jouvencel d'il y a dix ans. Dans onze mois j'aurai 30 ans. 30 ans c'est l'âge de raison. Je n'en ai guère pourtant. »

« L'autre jour, nous avons eu à côté de nous à table une bande de petits élèves de marine anglais de 9 à 14 ans, qui venaient tranquillement et comme des hommes se foutre une bosse à l'hôtel. Avec leurs uniformes trop grands pour eux, il n'y avait rien d'amusant et de gentil comme cela. Le plus petit, placé à côté de Maxime et qui n'était pas plus haut que la table, perdait son long nez dans son assiette. Ces messieurs se portaient des toasts avec un sang-froid de lord. Ils fumaient des cigares et buvaient du Marsala. Ma figure les intriguait beaucoup. Ils me prenaient pour un Turc (ce qui est à peu près général partout)... Et comme d'habitude Flaubert rencontre un voyageur, Cypriote cette fois qui avait bien connu la fille de Mme Vasse, connaissance de sa mère !

Ne trouves-tu pas chère vieille que je deviens diablement moraliste en voyage ?

Le 9 février, Flaubert apprend à sa mère que la Grèce qui est « sur le plan du confort pire que l'Orient... les gîtes sont impayables mais il faut les payer » il n'y a même pas de trou au toit pour laisser échapper la fumée, au milieu d'un tas de blé... il y a de quoi la nuit en perdre la vue. » Leur périple de Mégare, Corinthe, Mycènes, Argos, Trézène, Némée, la Laconie, Messène, prend fin à Patras avant d'embarquer à Brindisi pour Naples. Patras est un « exécrable séjour. La gargote où nous sommes est atroce. Y arrivant jeudi dernier à 10 heures du soir après une journée de *vingt lieues*, nous avons eu bien du mal à avoir de quoi manger, et François, notre drogman, a couché, tout trempé qu'il était, sur les marches de l'escalier, où sans mon paletot il serait crevé de froid. »

« Les kiques d'ici sont à côté, ou mieux au milieu d'un poulailler qui occupe une chambre. On est obligé presque de se battre avec les dindes pour arriver jusqu'à la lunette. Quelle lunette ! Je crois que le maître de l'hôtel engraisse ses volailles avec de la merde : le cuisine semble l'indiquer. » Ils voulurent prendre un bain turc mais « on nous dit que qu'on ne chaufferait les bains qu'après le carnaval. Cela donne la mesure de Patras. Tout est l'avenant. Comme douceur orientale, le bain turc est une chose que je regretterai. Rien ne délasse et ne nettoie comme ça ». »

J'attends à Naples de l'argent – de toi – pour nous faire vivre jusqu'à ton arrivée...

« Nous avons maintenant cinq cents francs en tout et pour tout. (Equivalent de 2 000 euros). Nous arriverons à Naples avec cinq francs dans notre poche [...] Nous n'avons plus de talon à nos chaussures, nos chemises sont en lambeaux et nos bottes rapiécées. Moi avec ma barbe et ma peau de bique raccommodée avec des queues de renard, j'épouvantais les populations du Péloponnèse. » Et Flaubert d'enchaîner très rapidement sur les amitiés agonisantes dont lui avait parlé sa mère dans une de ses lettres « L'oubli des absents ne m'étonne nullement, tel est le lot commun des âmes... La banalité de la vie est à vomir de tristesse [...] les serments, les larmes les désespoirs, tout cela coule comme une poignée de sable dans la main. Il est si ennuyeux de jouer toujours le même rôle, il est si lassant de porter toujours le même sentiment ; on a besoin de changement, de *distractions* [...] Pourquoi tant de maris couchent-ils avec leur cuisinière ? Pourquoi la France a-t-elle voulu Louis XVIII après Napoléon ? Ce qu'il y a de plus triste là-dedans, c'est de s'apercevoir un jour l'écroulement d'une ancienne amitié [...] On se disait : Quand j'en aurai besoin, elle me viendra en aide. On l'appelle et l'oreille amie n'entend même plus votre langue... Quel abîme, la distance d'un continent à l'autre n'est rien à côté... Ne trouves-tu pas chère vieille que je deviens diablement moraliste en voyage ?

Dans onze mois, j'aurai 30 ans, c'est l'âge de raison. Je n'en ai guère pourtant...

Le lendemain, Flaubert envoie de Patras une longue lettre à Louis Bouilhet. Il démarre par son habituel bulletin de santé. « Mes affreux chancres se sont enfin fermés. L'induration, quoique coriace encore, paraît vouloir s'en aller. Mais quelque chose qui s'en va aussi et plus vite, ce sont mes cheveux. Tu me reverras avec la calotte. J'aurai la calvitie de l'homme de bureau, celle du notaire usé, tout ce qu'il y a de plus couillon en fait de sénilité précoce [...] J'éprouve par là le premier symptôme d'une décadence qui m'humilie et que je sens bien. Je grossis, je deviens bedaine et commun à faire vomir ? Je vais rentrer



dans la classe de ceux avec qui la putain est embêtée de piner. [...] Oui je vieillis ; il me semble que je ne peux plus rien foutre de bon. Que vais-je écrire à mon retour ? » Il avait déjà formulé cette angoisse à l'adresse de sa mère « dans onze mois, j'aurai 30 ans, c'est l'âge de raison. Je n'en ai guère pourtant. » Puis il continue...

« D'Athènes à Sparte, le temps fut généralement mauvais et pluvieux. Nous passions les rivières à gué ; souvent nous avions de l'eau jusqu'au cul et nos chevaux nageaient sous nous. Le soir, nous couchions dans des écuries, autour d'un feu de branches humides, pêle-mêle avec les chevaux et les hommes. Le jour nous ne rencontrions que des troupeaux de moutons et de chèvres, et les bergers qui les gardaient, ayant à la main de grands bâtons recourbés comme des crosses d'évêque. Des chiens au museau noir se ruaient sur nous en aboyant et venaient mordre nos chevaux au jarret, puis au bout de quelque temps s'en retournaient. » À Éleusis, au « bord du golfe de Corinthe, j'ai songé avec mélancolie aux créatures antiques qui ont baigné dans ces flots bleus leur corps et leur chevelure. Le port de Phalère a la forme d'un cirque. C'est bien là qu'arrivaient les galères à proue chargées de choses merveilleuses, vases et courtisanes. La nature a tout fait pour ces gens-là, langue, paysage, anatomie et soleils, jusqu'à la forme des montagnes, qui est comme sculptée et a des lignes architecturales plus que partout ailleurs. » [...] « Avoir choisi Delphes pour y mettre la Pythie est un coup de génie. C'est un paysage à terreurs religieuses, vallée étroite entre deux montagnes presque à pic, le fond plein d'oliviers noirs, les montagnes rouges et vertes, le tout garni de précipices, avec la mer au fond et un horizon de montagnes couvertes de neige. » [...] « La route de Mégare à Corinthe est incomparable. Le sentier taillé à même la montagne, à peine assez large pour que votre cheval y tienne, et à pic sur la mer, serpente, monte, descend, grimpe et se tord aux flancs de la roche couverte de sapins et de lentisques. D'en bas vous monte aux narines l'odeur de la mer, elle est sous vous, elle berce ses varechs et bruit à peine. Il y a sur elle, de place en place, de grandes plaques livides comme des morceaux allongés de marbre vert. Et derrière le golfe s'en vont à l'infini avec mille découpures fines des montagnes oblongues à tournures nonchalantes.

Il n'y a qu'à voir au Parthénon, pourtant, les restes de ce qu'on appelle le type du beau...

Mais pour Flaubert, le CHOC fut celui qu'il ressentit devant le Parthénon. « Il n'y a qu'à voir au Parthénon, pourtant, les restes de ce qu'on appelle le type du beau. S'il n'y a jamais eu au monde quelque chose de plus vivace, de plus vigoureux et de plus *nature*, que je sois pendu ! » [...] « Le Parthénon est de couleur brique. Dans certains endroits ce sont des tons de bitume et presque d'encre. Le soleil donne dessus presque constamment, quelque temps qu'il fasse. Ça casse-brille.



[©pascalmores]

Sur la corniche démantelée viennent se poser des oiseaux, faucons, corbeaux. Le vent souffle entre les colonnes, les chèvres broutent l'herbe entre les morceaux de marbre blanc, cassés et qui roulent sous le pied. Ça et là, dans les trous, des tas d'ossements humains, restes de la guerre, et puis, au loin et toujours, la mer ! Parmi les morceaux de sculpture que l'on a trouvés dans l'Acropole, j'ai surtout remarqué un petit bas-relief représentant une femme qui attache sa chaussure et un tronçon de torse. Il ne reste plus que les deux seins, depuis la naissance du cou jusqu'au-dessus du nombril. L'un des seins est dévoilé, l'autre découvert. Quels tétons nom de Dieu ! Quel téton ! Il est rond-pomme, plein, abondant, détaché de

l'autre et pesant dans la main. Il y a là des maternités fécondes et des douceurs d'amour à faire mourir. La pluie et le soleil ont rendu jaune blond le marbre blanc. C'est un ton fauve qui le fait ressembler presque à de la chair.

On dirait qu'il va se gonfler et que les poumons qu'il y a dessous vont s'emplier et respirer. Comme il portait bien la draperie, fine à plis serrés, comme on se serait roulé là-dessus en pleurant, comme on serait tombé devant, à genoux, en croisant les mains ! J'ai senti là devant la beauté de l'expression *Stupet aeris*. Un peu plus j'aurais prié. » Dans le *Voyage en Orient* qui fut son journal de bord, il ajouta « comme c'est beau ! Que c'est beau, que c'est beau ! » [5]



La Tirade des tétons...

Flaubert entonne alors pour son ami Louis Bouillhet sa *Tirade des tétons*. Edmond Rostand, un demi-siècle plus tard ne l'aurait-il point plagié pour celle des Nez ? « Il y a le téton pomme, le téton poire, le téton lubrique, le téton pudique, que sais-je encore, monsieur, il y a tant d'espèces de tétons ? Il y a celui qui a été créé pour les conducteurs de diligence, le gros et franc téton rond que l'on retire de dedans un tricot gris [...] Il y a le téton de boulevard, lassé, mollasse et tiède, ballotant dans la crinoline, le téton que l'on montre aux bougies, qui apparaît entre le noir du satin [...] et qui disparaît bientôt. Il y a les deux tiers de téton vus à la clarté des lustres au bord de loges de théâtre, tétons blancs et dont l'arc semble démesuré comme le désir qu'ils vous envoient. Ils sentent bon, ceux-là ; ils chauffent la joue et font battre le cœur. Sur la splendeur de leur peau reluit l'orgueil, ils sont riches et semblent vous dire avec dédain : « branle-toi, pauvre bougre, branle-toi, branle-toi ». Il y a encore le téton mamelle, pointu, orgiaque, canaille, fait comme une gourde de jardinier à mettre des graines, mince de base, allongé, gros du bout. C'est celui de la femme que l'on baise en levrette, toute nue, devant une vieille psyché en acajou plaqué. Il y le téton desséché de la négresse qui pend comme un sac. Il y a le téton de la jeune fille qui arrive de son pays, ni pomme, ni poire, mais gentil, convenable, fait pour inspirer des désirs et comme un téton doit être. Il y a aussi le téton de la dame, considéré seulement comme *partie sensible*, celui qui reçoit les coups de coude dans les bagarres, et des coups de poutre, en plein, au milieu des rues. Il contribue uniquement à l'embellissement de la personne et constate le sexe. »

Mais Flaubert pense alors à les rhabiller avec une extrême gourmandise... « Et selon chacune de ses espèces différentes, il a de tout, faits d'avance : des tissus, des ornements et des phrases. Les fourrures d'hermine rehaussent de blancheur la poitrine des femmes du Nord. La batiste a été inventée pour les peaux transparentes comme les dentelles frissonnantes pour les seins agités. Blanche comme de la terre à pipe, la toile de Hollande couvre de ses plis le cœur honnête des Flamandes, ménagères à l'œil bleu qui portent au front des plaques d'argent et qui sur des bateaux lents, suivent leurs maris en Chine. Là, pour des femmes jaunes, le ver à soie, au soleil, se traîne sur les mûriers. Sans le spencer de velours noir, que serait la joueuse de guitare des rues ? Chaque cœur à son rêve et sa breloque ; la croix d'or à ruban noir est pour la villageoise, la rivière de diamant est pour la duchesse, le collier de piastres sonnantes pour les femmes du Nil. [Et ces seins] on les convoite de cent manières, on les embrasse de mille façons, on les appelle de toutes sortes de mots. »

À suivre...

Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p 736-756.
2. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N° 3126, p 109-136.
3. Lottman H. Vers l'Orient avec Du Camp. Fayard, p 134-144.
4. Fauconnier B. Flaubert. Folio Biographies n° 90, p 89-106.
5. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N° 4407, p 427.